

Jean Séguy

Nathalie Nabert, *Les Larmes, la nourriture, le silence*

Paris, Beauchesne, 2001, VI-154 p. (préface par le cardinal Paul Poupard) (coll. « Spiritualité cartusienne. Thèmes », 1).

Avertissement

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle et est la propriété exclusive de l'éditeur.

Les œuvres figurant sur ce site peuvent être consultées et reproduites sur un support papier ou numérique sous réserve qu'elles soient strictement réservées à un usage soit personnel, soit scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra obligatoirement mentionner l'éditeur, le nom de la revue, l'auteur et la référence du document.

Toute autre reproduction est interdite sauf accord préalable de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France.

revues.org

Revues.org est un portail de revues en sciences humaines et sociales développé par le Cléo, Centre pour l'édition électronique ouverte (CNRS, EHESS, UP, UAPV).

Référence électronique

Jean Séguy, « Nathalie Nabert, *Les Larmes, la nourriture, le silence* », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 122 | avril - juin 2003, document 122.38, mis en ligne le 10 novembre 2005. URL : <http://assr.revues.org/1284>

DOI : en cours d'attribution

Éditeur : Éditions de l'École des hautes études en sciences sociales

<http://assr.revues.org>

<http://www.revues.org>

Document accessible en ligne sur : <http://assr.revues.org/1284>

Ce document est le fac-similé de l'édition papier.

© Archives de sciences sociales des religions

seconde observation est nettement plus neuve : les lieux institutionnels administrés par l'Église sont désertés, les bâtiments sont vides, mais il y a pourtant de la sociabilité catholique en France. Celle-ci se déploie dans une nébuleuse de petits groupes et de réseaux connectés, de façon plus ou moins lâche, à des structures organisées : mouvements spirituels, communautés nouvelles, "nouvelles paroisses" fédérant des initiatives largement autogérées, ONG chrétiennes, centres de dévotion attachés à des lieux de pèlerinage etc. L'inventaire des modalités de la présence territoriale de ces groupes dispersés livre un paysage régionalement différencié jusqu'à un certain point, mais marqué partout par la dissémination, la discrétion et la mobilité. Un trait commun à ce paysage est l'engagement important de permanents et bénévoles laïques. Cette dissémination s'accorde avec des formes nouvelles de mobilisation venues "d'en bas" : celles-ci sont couramment le fait d'initiatives individuelles ou collectives locales, prises en fonction des affinités, solidarités, expériences partagées ou intérêts communs que les acteurs font valoir eux-mêmes, sans référence ou en référence souvent ténue à des orientations pastorales prescrites par des autorités institutionnelles. Résumant les conclusions de leur enquête, les deux géographes peuvent avancer que des catholiques sont présents "partout, en petits, et parfois très petits nombres", sur l'ensemble du territoire, mais qu'ils ne sont "certainement plus là où l'Église les a longtemps attendus et les y attend peut-être encore". Obligés, faute de pouvoir livrer un tableau exhaustif, de "s'en tenir aux marques des dynamismes récents et visibles autour des comportements spirituels, communautaires et pèlerins qui, aujourd'hui sont les formes les moins convenues et les plus créatives de l'expression de la foi", C.M. et J.-R.B. invitent à une réflexion sur la "double mobilité des catholiques" : ceux-ci, "d'une part, élaborent ou répondent à des propositions des plus variées, adoptant au-delà de tous les formalismes, des conduites personnelles construites dans un foisonnement d'offres et de demandes plus ou moins cohérentes"; d'autre part, ils vont "chercher sans crainte de déplacer ici ou là, les engagements qui leur conviennent pour une durée à leur libre convenance". (pp. 310-311)

Ce tableau géographique documenté de la présence territoriale des catholiques en France éclaire, sur son mode propre, ce que j'ai appelé, pour ma part, le modèle "pèlerin" de la religiosité contemporaine.

Danièle Hervieu-Léger.

122.38

NABERT (Nathalie).

Les Larmes, la nourriture, le silence. Paris, Beauchesne, 2001, VI-154 p. (préface par le cardinal Paul Poupard) (coll. « Spiritualité cartusienne. Thèmes », 1).

N.N., doyen de la Faculté des Lettres de l'Institut Catholique de Paris, y enseigne la littérature médiévale. Elle y a aussi créé, en 1998, un « Centre de Recherches et d'études de spiritualité cartusienne ». À l'occasion du neuvième centenaire de la mort de (saint) Bruno de Cologne, fondateur de la Chartreuse, elle publie dans le cadre de recherche susdit l'ouvrage ici recensé, premier d'une collection de « Spiritualité cartusienne ».

Dans la Préface, le cardinal Poupard cadre le problème posé par l'entreprise cartusienne : « le chartreux sait, écrit-il, qu'il ne lui en sera donné que plus tard d'être illuminé de la *lumière de gloire*. Aussi soumet-il son visage à une lente purification par les larmes tout en se nourrissant en silence du murmure de la Parole qu'il habite » (p. V). L'accent porte, ici, sur l'ascèse du silence à l'abri d'une Parole (les Écritures de l'Ancien et du Nouveau Testament) dont graduellement le priant s'empare et se nourrit dans les larmes, la nature eschatologique de l'illumination se trouvant soulignée fortement par le même commentateur.

N.N. nous semble pousser plus loin l'analyse, lorsque – en divers passages de son travail – elle relie cette ascèse « du silence » au cadre du « désert » de Chartreuse (la Grande Chartreuse et de plus d'un autre établissement de cet ordre), au genre de vie semi-érémétique, à la communion fraternelle dans diverses activités (la liturgie communautaire, entre autres), au silence à proprement parler (!) – des paroles, des gestes, des mouvements – et au labeur, non seulement celui intérieur du silence même, mais encore celui du travail manuel, tant en cellule que collectivement, et encore à ce silence métaphorique que constitue pour les moines le renoncement à toute activité apostolique. Pour N.N., le silence cartusien se manifeste aussi dans les détails d'une architecture : sur toutes ces choses, on verra les développements de la troisième partie de l'ouvrage (« Le Silence ») ; il apparaît assez clairement dans ces pages que toutes les autres ascèses dont s'entoure la vie de prière et sa visée d'union familière à Dieu au centre de la vie cartusienne ne constituent ni empêchements ni contradictions, mais autant de préparations à l'accueil *hic et nunc* de l'éventuelle illumination mystique. La vie spirituelle ascétiquement régulée revêt, en ses avancées dans l'extraquotidien, des fonctions d'horizon

eschatologique immanent ; c'est notre impression. Elle n'élimine pas l'éventualité d'une « illumination de gloire » *post-mortem*. Mais c'est autre chose.

Dans l'ensemble de son exposé, N.N. tente de montrer, par un commentaire continu de textes nombreux empruntés au corpus de la tradition cartusienne, la continuité spirituelle qui se manifesterait, des sources fondatrices aux directives issues de l'*aggiornamento* postérieur à Vatican II. Cette continuité ne va pas sans des discontinuités. N.N. en note quelques-unes. On regrette qu'elle n'en pousse pas l'analyse jusqu'à poser la question des causes. *Carthusia nunquam reformata* sans doute, mais comment se font alors les adaptations au changement social ? Ce dernier n'affecterait-il pas les populations – masculines et féminines – de ces ascètes ? Une bonne étude socio-historique de l'*aggiornamento* récent des chartreuses serait bienvenue (voir Fabien Fournier, « Les maisons de rêve des chartreux », *La Croix*, 6 décembre 2002, p. 23).

Jean Séguy.

122.39 O'MALLEY (John W.), S.J.

Les Premiers jésuites, 1540-1565. Paris, Desclée de Brouwer, Montréal (QC), Bellarmin, 1999, 624 p. (coll. "Christus", n° 88).

Traduction française, par le P. Édouard Boné, S.J., de *The First Jesuits* (Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1993). L'auteur, professeur d'histoire de l'Église à la Weston School of Theology, institution de son ordre (Cambridge, Mass.), est un spécialiste de la Réforme catholique du XVI^e siècle. C'est dans le cadre de ce phénomène et de sa culture que la Compagnie de Jésus est ici présentée en son fondateur, ses premiers membres et l'élaboration de sa propre culture, entre 1540 et 1565 : autrement dit entre la première reconnaissance du groupe par la bulle – de Paul III – *Regimini militantis Ecclesiae*, et la mort de Diego Laínez, successeur immédiat d'Ignace de Loyola à la tête de la Compagnie.

À propos de cette dernière, l'A. écrit : « Il eût sans doute été plus commode de nous arrêter à la mort d'Ignace en 1556, mais une extension du regard met davantage en lumière les directions prises par la Compagnie. Sans doute, après 1565, l'ordre va-t-il encore devoir relever de nombreux défis et subir de nouvelles mutations – et certaines seront importantes : mais dès cette date le projet Compagnie de Jésus est structuré et les éléments essentiels de sa propre manière de procéder sont définis » (p. 15).

Cette "manière de procéder" ("notre manière...") occupe le centre de l'ouvrage ; l'A. y voit l'expression privilégiée, remontant à Ignace même, usitée pour caractériser le style de vie et les ministères des jésuites. L'ouvrage est d'ailleurs divisé en deux parties : la première (chap. 2-6) traite des ministères de la Compagnie ; la seconde (chap. 7-9) de sa culture, la "manière jésuite d'agir" étant présente au livre tout entier.

Ces "premiers jésuites" ne sont donc en aucune façon une hagiographie déguisée du fondateur. C'est bien un sujet pluriel qui s'y trouve présenté, ce qui ne va pas sans une originalité certaine dans la présentation des choses. Pourtant, et la datation de la titulature nonobstant, la vie d'Ignace de Loyola est prise ici à sa naissance et menée jusqu'à sa mort en 1556. Mais d'une certaine façon ce n'est pas – comme chez André Ravier (cf. *Arch.*, 58.456) – Ignace qui "fonde la Compagnie", mais la Compagnie qui se fonde autour d'Ignace dans le cadre plus vaste de la Réforme catholique en la multitude de ses manifestations. Aussi bien, le livre de J.W.O. offre à voir une équipe de compagnons au travail, autour d'un homme et de son inspiration – celle-ci ne se trouve en aucune façon niée ici – en une entreprise commune de *Sequela Christi* aux finalités rapprochées peu à peu définies : dans l'interaction du groupe – international dès le départ – des premiers compagnons et des événements – religieux et profanes – d'un temps. Dans ce groupe – que le passage des mois et des années augmente de nouveaux participants – et que l'A. se refuse à dire réuni par le charisme d'un chef, on observe plus de consultations réciproques et, éventuellement, de tensions et de frictions qu'on ne l'imagine souvent. Que devient alors la légendaire – mythique ? – obéissance jésuite *perinde ac cadaver* ? Il en est en effet longuement question, par la plume de J.W.O., aussi bien sous sa forme ordinaire – à l'intérieur de la Compagnie – que lorsque c'est le pape qui parle : quelle portée reconnaît, en ce sens, au quatrième vœu des frères ? Les réponses apportées à cette question ne manquent pas de se montrer nuancées. Comme sont nuancées dans l'arc-en-ciel de leur dégradé, les opinions que chaque jésuite entretient – on le suppose – sur ce point de son Institut ; et que c'est au présent que chacun des confrères de l'A. lira les passages sensibles de ce livre. Il n'est d'histoire que du présent ! Et c'est peut-être, d'ailleurs, sous des airs de détachement universitaire le seul problème de ces *Premiers jésuites*. Mais laissons...

De manière expresse, l'A. refuse les clichés qui ont cours – toujours et encore – sur la Compagnie comme "armée du pape", créée